

Magda

Comme tous les matins, Magda sort de chez elle pieds nus. Pieds nus, traverse la rue, puis la plage de Blériot plus ou moins étendue selon la marée. Longer ensuite l'estran, les yeux fixés sur Douvres, la mer et ses secrets : cette nuit encore, coulés à pic ou pas, combien de cadavres bleus charriés par le ressac ? Parmi les prétendants à l'Angleterre qui ont tenté le passage sur un dinghy pourri, combien de dépouilles putréfiées sur/ sous la frontière maritime ?

Marcher sur l'eau...

Eviter les péages...

Magda poétise le paysage coutumier qui est le sien, parallèle : l'immense plaine de sable, la large bande d'eau, la ligne de l'horizon – un trait de khôl surligne l'onde opaline sur laquelle, à gauche du décor, flottent les falaises anglaises, éblouissantes de blancheur crayeuse. À ras du sol, les nuages brumeux de mica soulevés par la respiration marine courent en chœur, piquetant les jambes de la promeneuse. Un vers lui vient, décasyllabe :

La plage est blonde et ses yeux bleus me tangent.

La mer au loin est lisse, chevauchée par d'infimes embarcations fantomatiques que Magda fantasma débordés de migrants et que son regard positionne de-ci de-là sur la Manche.

Jamais souffrir...

Juste faire hennir...

les chevaux du plaisir...

Bashung chante, chante dans sa tête, et soudain la jeune fille se met à courir, imitant le trot d'un jument, piaffant, renâclant, refusant ce monde immonde. Un vol de gravelots l'accompagne : longant l'écume des vaguelettes expirant sur le sable, les bolides ailés donnent à voir leurs plumes blanches étincelantes, foncent, la doublent et disparaissent dans la lumière véloce d'un rai solaire éclaboussant le ciel. Éblouie, Magda ferme les yeux : pourquoi la terre n'est-elle pas peuplée uniquement d'oiseaux ? Les pieds dans la lisière d'écume, haletante, elle devine derrière elle la venue de Baptiste. L'adolescent quitte à peine la dune, silhouette frêle fondue parmi les chalets. Son frère s'est fait porteur de leurs serviettes-éponges pour leur première baignade de l'année, mais la nageuse ne l'attend pas. Ôte sa robe. Pénètre nue l'eau printanière. Glllaacée. Deux fffffe-rrrrys se croisent devant elle créant un fort remous qui la bousssscuuu-le, mais elle pousse l'eau de ses bras et là, surprise, ressent un insidieux son susurré, une phrase mystérieuse :

Il faut que tu me noies !

Elle stoppe. Silence. Ressac. Ressac et silence. De nouveau ?
Oui !

... faut que ...

Magda avance, nombril, torse, épaules et brasse l'eau de la Manche, s'immerge. Les vagues la violentent, dénouant ses cheveux immensément longs étalés autour d'elle, vite humides, vivants. Il lui semble qu'une voix frêle flotte dans sa tête. Etoile de mer capillaire, Magda intriguée gagne le large en un dos crawlé vigoureux. Mais c'est un autre appel qui l'interpelle, un débit plus rapide, un accent différent.

Faizuddin

Chérie girly, tu me devines? Oui, oui, tu me hear me ! Je ne suis pas si loin par les eaux cold, mon cadavre encore couvert d'une combinaison de plongée par laquelle j'ai nagé la fuite des rivages belges. Mon moulage monopiece avec cagoule (néoprène 7 mm, système water-stop aux poignets et chevilles, free flex zone, water dam system, tissu chaud fireskin) me promettait confort et étanchéité, enserre mon bleu corps bleui et mes couilles ratatinées. Tu me see me allongé sur la plage d'une îlette en Suède, où j'ai chu, échoué après noyade? Je suis heurté doucement de-ci de-là par les vagues et roule ma carcasse dans la mousse d'écume sale et salée. Up down down up... Que te dire? Yes, I take a rest, an exotical nap, mon grand body noir apparent sur le sable suédois. Mais dans ma sombre peau plastique, je suis véritablement du Pakistan. Faizuddin de mon prénom. Je rêvais tant de Scandinavie. Le mot « Baltique » me faisait bander de la tête au pied, délecté de dreams, de fraîcheurs érotiques et m'y voici, mon corps paki en mer Baltique!

J'avais tout si bien fort well organised, tout si bien fort well programmé pour mon évasion; mon peu de money demeurant prévu pour affronter la froidure des eaux du Nord. A battle against froze and salt et les waves si hautes qui te ballottent! J'ai cru ça si facile de flotter porté par les courants jusqu'à terre dans le chaud relatif de ma peau de plongée. J'ai cru, j'ai believed, je me suis trompé, bel idiot. La Manche est l'autoroute où se croisent, t'aspirent et te déchirent d'énormes ferrys de fer et autres monstres métalliques qui charrient des cargaisons de marchandises monnayables d'un pays à l'autre en aller-retour interminables. Tired, exhausted, percuté sans arrêt, piètre nageur d'une patrie

sans lac, j'ai lâché ma libido de vie sans pouvoir me raccrocher à rien d'autre qu'à ma volonté déclinante et mes forces effilochées.

Corps aqueux, nez à peine relevé au-dessus la frontière liquide – ligne mince et fragile avant l'obscur profondeur qui obstruerait ma vue de l'horizon céleste –, j'ai senti l'eau m'envahir, l'air me manquer et le dark m'étouffer. To fall to drink to breathe, water water water ever et plus de fond où s'accrocher les pieds...

S'il te plaît, mignonne, sois douce et gentille, préviens ma maman au pays. Elle sera bien fâchée. Je lui avais promis de veiller sur ma vie. Qui sait ce que les autorités de Suède feront de moi, de mes bras, de mes jambes, de mon visage, de mon sexe affamé de fantasmes de jouir? Où je serai enterré, nul of my family ne le saura. J'ai brûlé mes papiers d'identité pour être certain de n'être pas rapatrié dans les pays maudits. Je me console: je vais dormir mon éternité près de nombreux gros seins de belles blondes endormies. Mais s'il te plaît, sois douce et gentille, please, tell my mother mon endormissement interminable dans les vagues du Nord. Qu'elle puisse accomplir les rites qui apaiseront mon remords!

Noie-moi !

... faut...

que tu me noies !

Oh entends-tu une autre voix que la mienne ? Entends-tu cette langue, onde sonore enflant au gré de la force des vagues? Entends-tu cet homme qui réclame que tu le noies ? Oui, je sens que tu frémis à ce langage différent du mien. Je ne suis pas le seul à te prier. La multiplicité des confidences de nos décès noyés te confond et je te lègue un mystère, car tout est fini pour moi qui ne te réclame pas même une sépulture.

Respiration

Sidérée, Magda est revenue sur la grève. S'assied sur le fond sableux, jambes inquiètes remontées sur sa poitrine. Tend l'oreille encore, bras croisés au creux de son sternum, respiration en tension. Attente attentive face à l'étendue clapotante.

Il faut ...

Elle scrute la surface muette de la mer, mains sur les joues, yeux clos, plonge le visage sous la surface aqueuse, sursaute soudainement.

*Hé, jeune fille, please, il faut que tu me noies,
noies, noies, noies, noies !*

La mélopée en écho marin investit de nouveau son audition, ce phrasé redondant d'une tessiture mâle étrangère. Mais quoi ? Personne ! Il n'y a personne autour d'elle, ni dans le détroit, ni sur le rivage ! Pourtant elle a entendu ce Faizuddin et elle entend encore cette injonction, là, dessous, elle ne rêve pas, là-dessous un homme invisible l'empoigne. La jeune fille nage de nouveau quelques brasses. S'immobilise. Plonge, réapparaît, plonge, cherche quelque chose, plonge, réapparaît. Elle a peur, et peur, et pourtant elle plonge, attirée, pousse la tête sous l'eau, puis elle entend encore

Il faut que tu me noies !

En avoir le cœur net.

Oui, la voix de l'homme de l'eau, progressive,

Il faut que tu me noies !

la captive, la capte, s'immisce jusqu'à son cœur par la sinuosité de ses veines, circule dans son sang, dans ses membres, dans la mer de son corps

Il faut que tu me noies !

dessine en elle l'esquisse d'un parcours

Il faut que tu...

– Fous-moi la paix, merde !, hurle-t-elle vers le large.

Mais le suppliant est rejoint tout à coup par tant de voix bigarrées d'hommes de femmes d'enfants qui montent en un lamento lugubre, exposant leurs vies finies sous la chape liquide. Magda flotte, pleure, coule, émerge, pleure. Dans le creux de ses larmes, elle aperçoit une silhouette, songeant rapidement qu'il s'agit d'un de ces noyés qui a pris chair, mais non, c'est Baptiste, bel éphèbe malingre, qui, encore vêtu, nage vite vers elle.

– Magda ! Tu as une crampe ? Tiens-toi à moi !

– Il y a un homme qui flotte dans ma tête, Baptiste ! Un homme flotte à la surface de mes yeux. Je le sens sous mon épiderme, intégré à ma chair, il flirte avec ma peau qu'il pénètre profond. Il m'investit, m'insère, me mine et me réclame et me supplie.

Baptiste entraîne dans son sillage la jeune fille frileuse qui s'agrippe à ses épaules de frère si peu solide et lui répète, comme envoûtée, le mantra de l'inconnu de l'eau :

– *Il faut que tu me noies, please jeune fille, noie-moi !* Où trouver cet homme ? Dans quelles eaux du globe ? Me parle sans dire qui il est ni où il erre. Se niche en moi, me colonise et m'emplit d'une tristesse sans fond. Si je reste trop longtemps à son contact, j'ai envie de me laisser couler tant ce qu'il dégage de

détresse m'abîme. Et il n'y a pas que lui ! Des centaines de voix plurielles saisissent mes oreilles. Baptiste, tu comprends ça ?

Parvenu sur le sable, Baptiste enfouit dessous une serviette de bain sa sœur atteinte d'un mirage marin : elle n'a pas pris de petit-déjeuner ce matin avant de plonger dans l'eau à dix degrés. Retourner à la maison, douche brûlante, plaid, préparer un thé chaud, des tartines, choyer son aînée inquiète, car Nazali et Robiel ont disparu. Ni l'un ni l'autre n'est venu dormir à la maison dernièrement, ni l'un ni l'autre ne donne de nouvelles. Baptiste sait la relation amoureuse qui lie Magda à Nazali : il les a surpris un soir s'embrasser dans le garage. Et voilà que Magda se ronge les sangs et entend des voix dans l'océan ! Allez, vite, rentrer ! Peut-être un message les attend à la maison. Emmêlée à lui, Magda se vide à chaque pas de son énergie motrice. Il la porte sur son dos tandis que les longs cheveux de cette Vénus sortie si peu élégamment des eaux, cheveux dénoués en une traîne quasi de tissu, dessinent un souvenir de leur passage sur le sable mouillé. La naïade amoindrie intime au jeune homme l'ordre express de les relever du contact aqueux. Baptiste attrape la masse capillaire alourdie d'eau et de sel et l'enlace autour de son bras libre comme un lasso.

Archimède de Syracuse

Vers 210 avant Jésus-Christ, le scientifique Archimède de Syracuse marche et réfléchit, réfléchit et marche, traçant des signes sur le sol de Sicile de son long bâton noueux. Il donne une impression de savant fou, la chevelure batailleuse dans l'air marin éventé, la peau sabuléenne et cloquée de soleil.

– Tout corps plongé dans un fluide au repos, soumis à un champ de gravité, entièrement mouillé par celui-ci ou traversant sa surface libre, subit une force verticale, une poussée exercée de bas en haut et égale, en intensité, au poids du volume du fluide déplacé. Saviez-vous que la surface d'une eau tranquille est une portion de sphère dont le centre coïncide avec celui de la Terre? Si, si! Je l'ai démontré dans mon ouvrage intitulé *Sur les corps flottants*, oui, oui. Mais je ne suis pas seulement spécialiste en hydrostatique, gravité et équilibre. Loin de là. Je suis un puits de science sans fond.

Archimède de Syracuse repart, plongé dans ses pensées, toujours traçant des signes sur le sable du sol de Sicile de son long bâton noueux. Tandis qu'au loin, plus loin, plus loin de là, mais pas si loin de la côte ionienne, à l'Est de la Méditerranée, sur une plage de Syrie, sous des bombardements fugaces qui vont s'intensifiant en mitrailles, une famille grimpe dans l'immense valise en fuite qu'elle a traînée jusque-là, une valise qui se métamorphose soudain en bateau, un bateau nommé «Pescator», dans laquelle la famille fuit précipitamment.

Roberta

Toute à son objectif obsessionnel, Roberta ne saurait décrire les locaux de la Police Aux Frontières qu'elle vient de traverser. Assise face à un agent, dans un bureau qui lui est tout aussi indifférent – comme lui furent indifférents le taxi qu'elle a pris en Italie, l'aéroport, le panorama depuis le hublot de l'avion, les paysages français sur les vitres du TGV de Paris à Calais –, Roberta est à la fois livide et loquace. Des larmes coulent, coulent, coulent perceptiblement de ses yeux, de ses joues, de son nez et sa bouche et l'inondent. Les larmes de Roberta vont progressivement devenir un torrent issu de son regard vide tout au long de la discussion et des révélations policières qu'elle n'entend pas, focalisée sur sa litanie morbide.

– Dites-moi, vous qui avez l'habitude de ces considérations légales et administratives sur les corps en migrance, je peux croire pouvoir le voir mon cousin *morto di desiderio* de passer la frontière d'eau? *Voglio vedere il corpo silenzioso di mio cugino*. J'ai parcouru des kilomètres pour le voyage du deuil et récupérer le corps mort de mon *cugino*.

L'agent de police, petit homme replet assez anodin, n'est pas le cerbère hargneux qu'elle s'était imaginée. Il lui tend un mouchoir en papier. Et oui, pourquoi serait-il antipathique ou désagréable puisqu'elle est du bon côté de ceux qui ont des papiers européens? Le flic sensible à sa douleur utilise des mots simples, mais demeure ferme. Il dit devoir s'assurer de son identité avant tout, puis recouper les informations dont la police dispose avec celles qu'elle lui donnera pour vérifier que le corps du noyé est bien son cousin.

– Comprenez Madame, nous ne pouvons pas confier impunément un décédé à n'importe qui!

C'est pour cette raison que Roberta est persuadée qu'il faut qu'on la laisse voir le défunt, car elle seule saura identifier *il*

corpo di Robiel! C'est qu'elle est peu encline elle aussi à emporter le cadavre d'un inconnu et il lui faut s'assurer que la *famiglia* en Italie va prier sur le *corpo* en totale certitude. Elle présente ses papiers et décline son histoire.

– *Sono italiana*. Suis venu récupérer le corps mort de mon cousin germain éthiopien, Robiel, noyé dans le port de Calais, bassin du Paradis. Je veux le voir. *Ne ho bisogno!* Besoin de dire un au revoir au corps mort *di mio cugino*.

L'agent se positionne de manière roide derrière son ordinateur, les doigts calmes sur les touches, prêt à en découdre avec la rédaction de son rapport et cette témoin pas très coopérative, dont il doit pourtant tirer des informations nécessaires à son enquête. Il est vite désappointé quand Roberta déclare ne pas savoir si son *cugino* avait ses empreintes en Italie ou dans un autre pays européen.

– *Cosa cambia?* Ça change quoi?

L'officier, didactique, posé, explique vouloir retracer le parcours européen de Robiel, afin de savoir où trouver des preuves de son identité. Heureusement, Roberta possède une photo sur son téléphone. Une photo d'elle et lui à Rome, devant la fontaine de Trevi; une photo belle et futile de deux jeunes gens dans la fleur de l'âge. Roberta se remet à pleurer discrètement tout en envoyant l'image au numéro indiqué par le policier.

– Ce serait plus simple si vous me laissiez le voir! Je vous dirai alors définitif si oui ou non c'est *il corpo morto di mio cugino Robiel*.

Compréhensif, l'agent se lasse pourtant du leitmotiv de la citoyenne italienne. Lui et ses collègues béats s'étaient imaginé une Monica Bellucci lorsqu'ils avaient eu vent du cas du noyé du Minck. Or, il avait devant lui une flaque explorée, de taille normale, mignonne oui, mais de peau sombre, une Africaine. Cela dit, il aurait pu se douter que si elle venait récupérer le corps de son cousin éthiopien, il n'aurait pas affaire à la Cicciolina.

–Madame, nous ne montrons les corps qu’aux personnes certaines de pouvoir les identifier. Ce n’est pas encore le cas avec vous. Nous avons besoin d’un témoignage précis. Comment savez-vous que votre cousin éthiopien était en France ?

Roberta ne peut que répéter ce qu’elle a déjà raconté au téléphone : son père italien et sa mère éthiopienne, sa naissance à Addis-Abeba, puis la migration légale dans le pays paternel. La sœur de sa mère, mariée à un Éthiopien, restée au pays. Son cousin Robiel parvenu à gagner l’Italie, *da clandestino*. Elle l’a hébergé, mais il ne trouvait pas de travail. Puis son mari fort mécontent, *hanno litigato*, une dispute et Robiel est parti tenter sa chance en Angleterre. Passé ici, forcément. Lui a téléphoné pour l’avertir qu’il était arrivé vite à Calais. *Qualche settimana fa, sì*, deux semaines...

–Très bien. Ce qui explique que nous n’avons aucune trace de ses empreintes digitales en Europe : votre cousin n’était pas dubliné.

Roberta hausse les épaules. Elle ne comprend pas la signification de ce terme. Le policier veut maintenant savoir comment elle a su que Robiel s’était noyé dans le port de Calais. Son cousin l’avait-il informée de ses projets de traversée ?

–Un de ses amis l’accompagnait. C’est lui qui m’a prévenue. De la disparition du corps mort de *mio cugino*.

Et s’enchaîne le tourbillon des questions redondantes, comme si la suspicion policière la culpabilisait, comme si elle se retrouvait complice d’un crime imaginaire.

–Et où est cet ami ? Un ami français ? Africain ? Un passeur ? Un compatriote clandestin ? Un demandeur d’asile ? Un passeur ? Un bénévole ? Un militant ? Un activiste ? Encore un passeur ? Qui est-il ? Peut-on le rencontrer et disposer de son témoignage direct ?

Roberta sort de sa torpeur pour happer un peu de prudence, soucieuse de ne pas mettre en difficulté Nazali, l’ami de Robiel, qu’elle a rencontré dès son arrivée. Elle rétorque à l’interrogatoire qu’un homme lui a simplement téléphoné, trois jours plus tôt,

pour lui raconter la noyade de Robiel. La voix de l'homme lui a appris qu'ils avaient plongé près du port du Paradis, croyant gagner un ferry à la nage, *vicino*, en face. L'un est sauf, l'autre a coulé. *Rivelò i dettagli*, ce garçon connaissait des détails sur la vie de Robiel.

– D'accord. L'emplacement de départ pourrait correspondre avec le lieu où les sauveteurs ont repêché notre homme.

– Maintenant que toutes les fredaines de paperasserie sont terminées, que les concordances semblent évidentes, puis-je *vedere il corpo di mio cugino* ?

L'agent de la P.A.F. précise qu'il s'est exprimé au conditionnel. Il réclame de plus amples précisions à son enquête.

– Mais vous n'avez pas quinze morts par jour ni des armées de noyés flottant dans vos eaux de mer pour hésiter si oui ou non ce cadavre dans votre frigo est mon Robiel que j'ai besoin de voir. *Voglio vedere il corpo morto di mio cugino* et pleurer sa jeunesse noyée, *per favore!*

L'uniforme se lève, remplit un gobelet d'eau à la bonbonne, le tend vers la crise de nerfs de Roberta, s'agenouille près d'elle et lui parle avec beaucoup de délicatesse

– N'insistez pas, madame. Le corps a séjourné trop longtemps dans l'eau. Nous ne pouvons pas vous infliger cette épreuve...

– *Ma me ne frego!* Juste un regard et je saurai, s'il vous plaît!

Son interlocuteur retourne derrière son bureau, réclamant gentiment les mensurations de son cousin, si elle les connaît; peut-être a-t-elle connaissance d'un signe distinctif sur son corps comme un tatouage, une dent en or? Roberta ne sait que tourner la tête de gauche à droite, de droite à gauche, répétant répétant *Voglio vedere il corpo, Voglio vedere il corpo, Voglio vedere il corpo...* Excédé par la rengaine, le douanier perd patience, sang-froid et empathie et puisque les euphémismes demeurent inutiles, opte pour des images plus réalistes.

– Madame, nous disposons d'un corps que les marins-sauveteurs n'ont pas retrouvé le soir même de l'alerte, et à cause

du long séjour dans l'eau, il s'est trop abîmé. Ni son visage ni son corps n'ont plus rien de véritablement humain. Nous avons pris toutes les informations nécessaires sur les restes du défunt, puis nous l'avons enfermé. Définitivement. Dans un cercueil blindé.

Bassin du Paradis

Magda tient les mains de Nazali dans les siennes. Le serveur du Café de la Gare leur amène à chacun un expresso qui ne réchauffera pas même leurs doigts, car leur amour semble pour le moment trop glacé. La colère de Magda ne trouve aucun interstice pour s'exprimer face à la désolation de son amant ravagé par la mort de Robiel qu'il a vu couler sous lui, lui le rescapé de leur tentative de traversée de la Manche. Au cœur de son maelström émotionnel, comment Magda pourrait-elle égoïstement reprocher à Nazali d'avoir voulu quitter le littoral sans la prévenir ? Elle tente simplement d'épauler la douleur de son ami, de tarir la sienne. Elle est tellement soulagée que ce ne soit pas Nazali le noyé, mais ça elle ne peut que le penser très secrètement au fond de son cœur coupable. La place de corps si jeunes, si pleins de sève, si beaux, si frais, comme l'était le corps fluide et énergique de Robiel, n'est ni au fond de la mer ni dans un linceul ! Elle réprime la nausée et la honte qui l'assaillent. Nazali et elle boivent leur café symétriquement avant de prendre la direction du port, traversant Calais-Nord main dans la main, et merde aux fachos et aux rombières que ça dérange.

Quartier du Minck. Tôt. Les bateaux de pêcheurs épuisés accostent, les ferrys s'imposent ou s'effacent en fond de scène, brouillant le ciel de soufre. Dans son enfer mental, Roberta est déjà là, sur le quai, accompagnée d'une amie journaliste italienne. Cornelia regarde le phare éborgner le soleil montant. Atterrée de tristesse, la cousine de Robiel porte une gigantesque couronne de lys. Elle a tenu à marquer d'un sceau floral le lieu où Robiel a tenté de s'évader de Calais. Nazali revit l'instant qui hante ses yeux : cette aventure française sordide s'ajoute

aux traumas glauques de sa traversée de la Méditerranée lors de laquelle il a déjà perdu son jeune frère. Mais ça, il ne l'a raconté à personne.

– On est descendus dans cette eau-là, ici. Presque notre corps nu, notre vêture de torse dans un sac de transparence plastique...

– Je vous avais interdit cette tentative! Robiel et toi en parliez tous les jours et tous les jours, je vous répétais le froid, la houle, les dangers, l'échec, vitupère Magda dont la rage trouve enfin à s'exprimer.

Nazali, épaules basses, n'ose regarder en face Roberta et s'excuse en un souffle inaudible.

– Marre d'ici, Calais! N'importe quelle solution pour quitter le Calais : le radeau, le marcher sur l'eau ou le scaphandrier, le saut à la perche, le kite-jumping, la bombe humaine ou quoi encore? On croyait nager dans le port, toucher un bateau-là, s'accrocher, s'y cacher dedans.

Dans le longuissime silence qui suit, les quatre protagonistes plongent leur regard dans l'eau, comme en quête du corps de Robiel. À quelques mètres d'eux, les aubettes fraîchement ouvertes vendent leurs marchandises écailleuses aux clients matinaux. Nazali vante la chance des poissons qui parviennent en Angleterre à la nage, ces poissons maudits qui dévorent la chair des noyés.

– Même mort, même mort dans l'entraille d'un *fish* goulu de moi, j'atteindrai aussi un jour cette pute d'Angleterre!

Le jeune homme donne un coup de pied dans les filets posés au pied de la croix du calvaire des pêcheurs morts en mer, puis s'y effondre, comme s'il n'avait plus la force de se remémorer tout ça. Roberta est pourtant en quête de certitudes et il lui doit les détails attendus sur les derniers instants de la vie de son cousin. Alors il raconte, les yeux englués sur les pavés du quai empestant le poisson moisi. Il raconte comment Robiel et lui se sont rencontrés dans la *Jungle Plastic*, face aux douanes. Même parcours, même pays d'Éthiopie, même vie de rien. Ils

avaient froid ensemble. Ensemble ils avaient faim de tout de la vie, des chattes des femmes blanches, de confort même un petit peu, d'un match de foot dans un canapé pourri avec la bière et des chips à même le sachet. Ils avaient marre du dehors, le dégoût de tout, le retour du même toujours et l'avenir trempé de pluie dans leurs chaussettes toujours mouillées. Nazali relève la tête vers Roberta qu'il ose enfin regarder droit dans les yeux. Il raconte comment Robiel lui avait donné son numéro de téléphone, au cas où.

– Alors, Roberta, je t'ai appelée quand je l'ai tué à cause de mon idée coupable.

Cornelia ose enfin participer à la conversation dont elle se tenait éloignée avec pudeur.

– Pourquoi dis-tu que tu l'as tué? *Non è colpa tua, Nazali!* Le monde entier est responsable, mais sûrement pas toi! Toi, tu lui as proposé une perspective.

Les yeux secs et haineux, Roberta serre la couronne de fleurs contre sa bouche d'où s'exhale toujours la même plainte:

– *Voglio vedere il corpo di mio cugino! Voglio vedere il corpo di mio cugino! J'ai insisté mais la police a été négatif, définitif, brutal.*

Cette fois, des sanglots longs la gagnent, fuyant la langueur monotone de son cœur déchiré. Elle s'assied, une main sur l'épaule de Nazali, pleurant sur l'image d'*il corpo di suo cugino* allongé sur une civière froide, *in un obitorio*, une morgue fraîche. Imaginer son Robiel seul dans un frigo fait si mal qu'elle se sent tout aussi sentimentalement putréfiée! Renifle, renifle, renifle, aspirant les glaires de son chagrin trop liquide.

– Imaginer sa peur au moment où... au moment où... le moment quand tu comprends que... *Ô quanto odio quella parola!*

Roberta aurait aimé choisir un beau cercueil, mais elle va ramener par avion en Italie un coffre de plomb contenant la dépouille pestilentielle d'*il corpo di suo cugino* de vingt-trois ans. Sa mère va demander un visa pour venir assister à la cérémonie romaine. Nazali savait-il que Robiel avait une fiancée? Elle

s'appelait Aïda. *Povera Aïda!* Roberta regarde les fleurs de sa culpabilité. Elle se redresse, avance jusqu'au bord du quai.

—En souvenir de toi, Robiel. *Vorrei chiedere scusa, perdono!*

Les yeux brillants de perles larmées, elle jette dans l'eau du bassin la couronne odorante qui flotte, flotte, tangué, discute avec le ressac latent, attirée vers le large. Les pétales purs pointillent joliment l'instant d'une émotion insondable. Les larmes italiennes rejoignent la mer, tandis que Magda devient blême. Elle porte les mains à son front, comme souffrant d'un terrible mal de tête. Ses cheveux prennent vie malgré elle, se dénouent, tirent la peau de son crâne, s'éloignent de son visage pour rejoindre les eaux du port. Et Magda entend bientôt une voix d'outre-onde.